



LA CHRONIQUE THÉÂTRE

DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Sur trois petites lueurs d'espoir

Didier Bezace, sous l'intitulé *Un soir, une ville...*, a réuni trois courtes pièces de l'auteur australien Daniel Keene : *Fleuve*; *Un verre de crépuscule* et *Quelque part au milieu de la nuit* (1).

La première est sur une berge d'où l'on perçoit le clapotis de l'eau. Un réverbère surplombe la scène (scénographie de Jean Haas; elle sert au long de la soirée dans des angles variés, avec divers mobiliers, sous des lumières subtilement mélancoliques et changeantes de Dominique Fortin). Il y a là un petit garçon intelligent (Simon Gérin, en alternance avec Maxime Chevalier-Martinot) et son père (Patrick Catalifo). On comprend que ce dernier est chômeur et sans ressources. Il boit, ne sait comment s'y prendre avec l'enfant plein de bonne volonté... C'est ensuite la rencontre de deux hommes, l'un (Daniel Delabesse) proposant à l'autre (Thierry Levaret), qui finit par consentir, un rapport sexuel tarifié. Le contrat prostitutionnel se révélera soudain rompu par un élan de compassion qui jette dans les bras l'un de l'autre les deux hommes, nus, de profil dans la pénombre... Pour finir, il s'agit d'une mère qui perd la tête (Geneviève Mnich), que prend en charge sa fille (Sylvie Debrun).

Ainsi résumé, c'est sec, soit le contraire absolu d'une représentation dont la sensibilité frémissante fait tout le prix. Bezace ne quête jamais l'effet. Il atteint à l'émotion la plus raffinée avec des moyens constamment nobles, ceux d'une justesse de ton finement déployée dans le jeu; chaque geste, chaque

Un homme
qui possède,
tout ensemble,
le regard froid
du sociologue

mot et chaque silence
témoigne d'une volonté
de crédibilité qui n'est
au fond qu'en apparence
réaliste, en cela fidèle à
l'écriture de Keene, qui
sait dans la plus stricte

et le cœur chaud
du poète.

économie verbale jeter
quelque faible lueur
d'espoir dans l'obscurité
d'un univers urbain où la

solitude est fabriquée à la chaîne. La maigreur savante de l'expression témoigne d'une connaissance réfléchie des finalités dramaturgiques de ce temps, dont Keene sait voir et sentir sous les clichés. Bezace, avec un art consommé, transcende ce matériau admirablement forgé dans l'observation par un homme qui possède, tout ensemble, le regard froid du sociologue et le cœur chaud du poète. Rien, là, dans l'exaltation de ces trois œuvres si parlantes, qui fasse entendre la moindre fausse note. L'exécution du concert est parfaite.

Changement de cap avec John Arnold qui, adaptant le livre de Joyce Carol Oates, *Blonde* (Christian Bourgois éditeur), en a tiré *Norma Jean*, qu'il met en scène (2). C'est donc de Marilyn Monroe qu'il est question, en une sorte de « biopic » scénique tonitruant où l'on passe en revue les grandes lignes de l'existence tragique de la sublime poupée de chair cosmique, dont tout un chacun connaît les péripéties ainsi que les bons mots, les mensurations, les amants... La pièce n'est qu'une succession en rafale d'anecdotes et de portraits à gros traits de quelques-uns de ceux qui traversèrent sa trajectoire (des parents adoptifs jusqu'aux frères Kennedy via Di Maggio, Miller, Strasberg). Bon. Tout le monde voulait s'envoyer Marilyn. Beaucoup y parvinrent. Est-ce une raison pour parler si gras dans le texte en joignant le geste à la parole? La jeune Marion Malenfant, dans ce rôle écrasant, fait ce qu'elle peut. On est loin, très loin de la Marilyn du Polonais Krystian Lupa, si bouleversante par l'esprit.

(1) Théâtre de la Commune d'Aubervilliers jusqu'au 29 janvier, traduction de Séverine Magois (Éditions théâtrales).

(2) Jusqu'au 29 janvier, Théâtre d'Ivry Antoine-Vitez.